

*Causes et conséquences ?*

Bernadette appuya la tête contre le haut dossier de la chaise en chêne et baissa les yeux vers le bébé qui tétait son sein avec une détermination farouche. Elle passa les doigts sur la joue duveteuse de sa fille et se tourna ensuite vers la porte ouverte. Bien qu'on ne fût encore qu'au début du printemps, la journée avait la langueur ensoleillée d'une journée d'été. L'oreille tendue vers les cris des enfants qui jouaient dans le jardin, Bernadette laissa échapper un soupir de contentement.

Enfant, elle s'était elle aussi assise sur la même chaise en bois plus souvent qu'à son tour, les pieds de plus en plus près du sol au fil des années. Les yeux clos, elle se remémora l'époque où, âgée de sept ou huit ans, balançant doucement ses jambes, elle écoutait les voix feutrées agréablement chantantes de sa mère et de sa tante qui buvaient du thé dans les tasses en porcelaine à motifs de fleurs et qui abordaient les histoires familiales du moment. Elle se sentait bien dans la sécurité familière de la cuisine de sa tante.

— Nous l'appellerons Judith.

Tout en parlant, Bernadette caressa à nouveau la joue du bébé.

— C'est un beau prénom, dit sa tante Martha en souriant doucement.

Ensuite, elle souleva la lourde bouilloire qui sifflait sur le fourneau et versa l'eau dans la grosse théière brune qu'elle avait fait réchauffer à côté.

Une ombre tomba sur la tête du bébé, et Bernadette se tourna de nouveau vers la porte de derrière, qui était ouverte.

— Sarah ? C'est toi ? demanda-t-elle en levant la main pour se protéger de l'éclat du soleil qui dessinait la silhouette sombre d'une enfant, debout dans l'encadrement de la porte.

— Viens dans la cuisine, ma chérie, je veux te voir.

L'enfant ne fit aucun mouvement. Tandis que les yeux de Bernadette s'accoutumaient au contraste violent entre la lumière et l'ombre, elle découvrit que sa nièce tenait quelque chose entre ses bras.

— Il ne parle plus, murmura Sarah. Il était allongé sur le ventre... dans le ruisseau.

Comme pour confirmer la gravité de ce qu'elle venait d'annoncer, de grosses gouttes d'eau s'écrasèrent sur le sol à ses pieds.

Dans un cri qui exprimait qu'elle venait de comprendre, Bernadette bondit de la chaise, d'un mouvement si vif que le bébé faillit lâcher son sein. Mais Martha avait déjà franchi les quelques pas sur le sol de pierre et arrachait Stephen aux bras de Sarah. Du revers de la main, elle envoya valser les assiettes et des tasses qui encombraient la table de la cuisine et qui allèrent s'écraser sur le sol, et elle déposa délicatement l'enfant sur cette surface lisse et propre.

Bernadette poussa le bébé qui gémissait dans les bras encore tendus de Sarah pour se précipiter au chevet de son fils. Son visage était un masque impassible. Elle fixait

avec perplexité Martha, qui posait son oreille contre la bouche de Stephen et mit deux doigts sur son cou pour chercher le pouls. Un son plus animal qu'humain remonta depuis le tréfonds de Bernadette, mais Martha l'entendit à peine. Elle posa sa paume sur la petite poitrine du garçon et appuya fermement en comptant à voix haute, « Un, deux, trois », avant de se pencher pour poser sa bouche sur celle de Stephen et tenter de lui insuffler sa respiration. Le corps demeurait mou et sans réaction. Bernadette s'agrippa à la main de son fils en se mettant à chuchoter :

— Mon Dieu, je vous en prie, Dieu, par pitié, par pitié.

Les autres enfants étaient rentrés du jardin sur les talons de Sarah et se serraient à présent autour d'elle, les yeux remplis de crainte. Soudain, Martha se redressa, le visage rouge d'angoisse et d'épuisement, et les regarda.

— Becky ! lança-t-elle d'un ton sec et autoritaire. Arrête de pleurer tout de suite. Tu dois aider Stephen. File chez madame Ryan en bas de la rue et demande-lui d'appeler le médecin. Vite ! File aussi vite que tu le peux !

Becky laissa échapper un sanglot et s'en fut dans l'allée qui faisait le tour de la maison jusqu'au jardin de devant. Martha se retourna vers la table. Elle posa à nouveau ses mains habiles sur la poitrine de Stephen, tandis que Bernadette continuait de murmurer ses prières et tentait, en vain, de faire taire la voix qui, dans sa tête, ne cessait de répéter avec une insistance cruelle : « Il est trop tard. Il est trop tard. »

Avant même qu'elles perçoivent le ronronnement de la voiture du médecin dans l'allée, Bernadette sut que la voix dans sa tête avait dit vrai : Dieu ne sauverait pas son enfant.

Un matin chaud du début du printemps, le petit Stephen, à trois ans, fut ainsi déclaré mort, là, sur la table de la cuisine, et Bernadette crut que son cœur allait se briser.

L'enterrement de leur fils fut pour Bernadette et Charlie, son mari, l'instant le plus difficile qu'ils eurent à endurer. Non seulement elle avait perdu son précieux enfant, mais il semblait aussi que sa mort eût tranché ce qui la reliait à sa petite fille. Elle savait pertinemment que Judith n'avait rien à voir avec l'événement. Elle était en train de donner le sein à sa fille dans la cuisine de sa tante au lieu d'être dehors avec les enfants, à surveiller ses deux jeunes fils et leurs cousins, qui jouaient auprès du ruisseau peu profond qui coulait en bas du terrain. Elle savait aussi qu'il n'y avait rien de sensé ou de rationnel dans ses reproches envers Judith. Ce n'était pas la faute du bébé d'avoir occupé toute son attention ce jour-là. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Au cours des années qui suivirent, Bernadette et son mari eurent trois autres enfants qu'ils aimèrent tout autant, mais le fait est que, chaque fois qu'elle regardait Judith, elle pensait à Stephen et, chaque fois qu'elle pensait à Stephen, la douleur qui lui retournait le cœur était si profonde que, parfois, dans un éclair de culpabilité, elle souhaitait que les deux enfants aient pu échanger leur place.

Des années plus tard, Judith passa de bébé agité à adolescente révoltée, agressive et, alors que ses frères et sœurs grandissaient sereinement, elle devint manipulatrice, querelleuse, sournoise, rancunière et menteuse, exigeant toujours plus d'attention, piquant des crises si elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait. Elle traversait des périodes de dépression qui étaient aussi incontrôlables que terrifiantes.

Les frères et les sœurs de Judith, enfants bien élevés et équilibrés, finirent par réussir dans la vie (ou épouser

des gens qui réussissaient) pour devenir des adultes dont leurs parents pouvaient être fiers. Sauf Judith qui demeurait différente. Entre ses accès de dépression et ses crises imprévisibles, elle ne cessait d'embarrasser son entourage. À l'âge de treize ans, elle multipliait les ennuis à l'école, et elle avait pris l'habitude de voler de l'argent pour payer l'alcool qu'elle consommait toujours plus. D'autant qu'elle vivait dans une promiscuité qui, pour cette époque relativement laxiste des années 1960, restait scandaleuse.

Cependant, si le comportement de Judith demeurait extrême sur tous les fronts, elle continuait d'une certaine manière à fonctionner normalement, en tout cas suffisamment pour que Bernadette refuse de voir que sa fille était en train de dérapier mentalement.

Manipulatrice à l'extrême, Judith semait la pagaille partout où elle allait. Son comportement irrationnel, destructeur et égocentrique provoquait sans cesse des conflits épuisants et des affrontements avec ses parents et ses frères et sœurs, qui ne comprenaient rien à sa manière d'être. De fait, elle acquit la réputation d'enfant difficile qu'il valait mieux éviter.

De nos jours, n'importe qui aurait probablement conclu qu'elle souffrait d'une maladie mentale. Cependant, à l'époque, les problèmes mentaux étaient considérés comme si négatifs (des stigmates) qu'il n'était pas question d'en parler, et ainsi peu de gens s'en préoccupaient. Il y a donc fort à parier que les parents de Judith soupçonnaient que quelque chose ne tournait pas rond avec leur fille et qu'elle était non pas malade, mais mauvaise.

Bernadette était une femme fière, respectable et respectée, un pilier de la paroisse locale et une femme

bienveillante, qui avait souffert d'une terrible tragédie en perdant le fils qu'elle adorait. Les apparences et les conventions jouaient un si grand rôle dans sa vie qu'elle aurait préféré mourir plutôt que de se laisser humilier devant ses amis et ses voisins. Avec son mari, elle fondait son éducation sur de solides principes chrétiens. S'ils demeuraient stricts, les parents étaient proches de leurs enfants, qu'ils aimaient tendrement. Tous, sauf Judith. Il n'y avait que Judith qui posait des problèmes dans cette famille, et, bien que Bernadette fit de son mieux pour l'aimer aussi, la fillette repoussait sans cesse sa mère, qu'elle perturbait avec ses comportements irrationnels et explosifs, et qui semait la discorde et le malheur autour d'elle.

À l'adolescence, Judith en voulait à ses parents parce qu'elle considérait qu'ils manquaient totalement de compassion à son égard, qu'ils ne la comprenaient pas. Chaque fois qu'ils faisaient effectivement quelque chose pour tenter de l'aider, elle piquait une crise, les injurait et les accusait de se mêler de sa vie. Aucune débauche de cajoleries et de supplications ne paraissait avoir le moindre effet.

En outre, tout au long de ces années, Bernadette était hantée par la culpabilité écrasante de la mort de son fils et par la crainte que Judith soit consciente de sa lutte incessante pour l'aimer quand même. Parfois, lorsque Judith était de sortie avec ses amis inconvenants et souvent désagréables, Bernadette était déchirée entre le souci des ennuis que sa fille risquait de s'attirer et une certaine gratitude pour les quelques heures d'harmonie et de paix qui régnaient à nouveau dans la maison en son absence. C'était une pensée qui n'avait rien de maternel ni de chrétien, et elle remplissait Bernadette de remords et de honte. Mais elle ne pouvait la réprimer.

Un jour, poussée à bout par les agressions méprisantes de sa fille, Bernadette traversa sans un mot la maison jusqu'au vestibule, décrocha son manteau de la patère située à côté de la porte, s'empara de son sac à main et quitta la maison. Elle devait parler à quelqu'un. Elle n'avait jamais haï personne de toute son existence, mais, parfois, lorsqu'elle regardait sa fille...

Une larme coula sur son nez et elle l'essuya d'un geste impatient du dos de la main. Elle n'aurait jamais souhaité que quiconque apprenne ce qui se passait derrière la porte fermée de son foyer, mais Judith était en train, à elle seule, de semer la zizanie dans toute la famille et il fallait faire quelque chose à ce sujet, pour leur bien à tous. Alors qu'elle marchait dans la rue d'un pas vif, comme si elle avait un but, Bernadette prit la décision d'aller parler à leur prêtre. Si seulement elle pouvait faire en sorte que Judith trouve la foi en Dieu, elle était certaine que sa fille serait capable de renverser la vapeur.

Le prêtre de la paroisse de Bernadette était également un ami de la famille et un visiteur régulier. Il était donc un peu au courant des difficultés et du malheur que l'égoïsme destructeur de Judith engendrait. Il n'en fut pas moins choqué de constater à quel point l'expression de Bernadette affichait la tension et l'épuisement, et il accepta sans hésiter de parler à Judith.

À présent, il ne restait plus à Bernadette qu'à convaincre sa fille d'accepter de s'adresser au prêtre.

Pour une fois, Dieu avait dû entendre l'une des prières de Bernadette, car Judith répondit à la demande inquiète de sa mère en grommelant des mots incompréhensibles, en haussant les épaules et en marmonnant quelque chose comme :

— Pourquoi pas ?

La famille de Judith pensait souvent que la jeune fille les méprisait et les haïssait. En réalité, Judith avait l'impression qu'elle n'avait plus aucun contrôle sur sa vie. Elle était toujours prête à excuser son comportement erratique et destructeur, sa propension à la promiscuité, et à toujours accuser les autres, mais jamais elle-même pour tout ce qui ne tournait pas rond. Qui plus est, elle n'hésitait pas à se défendre bec et ongles de son droit à faire ce qu'elle voulait. Mais sous l'hostilité coriace de la façade, il y avait une enfant terrorisée par la puissance de ses propres émotions et par la crainte de devenir folle.

Quelques jours après la visite de sa mère au prêtre, Judith claqua la porte de la maison derrière elle et s'élança vers le presbytère. Vingt minutes plus tard, elle était assise dans un fauteuil vieillot, trop rembourré, dans une pièce qui étouffait également sous les rayonnages de livres. Et les mots jaillissaient de sa bouche.

Le prêtre demeura assis à son bureau, mains posées devant lui, doigts joints, pendant que Judith évoquait ses terreurs, le chaos de ses émotions qu'elle ne pouvait maîtriser, sa honte face à ses actes et son impuissance.

Personne ne sait ce que le prêtre répondit à Judith ce jour-là, si ce n'est que, lorsqu'il lui proposa de la ramener chez elle en voiture, elle se sentait suffisamment confiante pour accepter. Bernadette entendit le ronflement de la voiture qui s'arrêtait devant la porte et, quelques secondes plus tard, Judith apparut, jeta son sac sur la console du vestibule et se dirigea vers la cuisine en hurlant :

— Quelle espèce de salaud ! Merci, maman, de m'avoir envoyée à ce vieux pervers dégueulasse !

Le cœur de Bernadette se mit à battre la chamade. Elle n'avait qu'une envie, c'était de mettre ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre les terribles accusations de sa fille. Au lieu de ça, elle se retourna, s'agrippa au bord

de l'évier, au point que ses doigts lui firent mal, et se mit à prier :

— Mon Dieu, je vous en prie, faites qu'elle ne soit plus là quand je me retournerai.

Mais Judith n'avait pas l'intention d'en rester là. Elle poussa alors un cri strident :

— Tu veux savoir comment il est vraiment ? Ce putain de saint homme que tu admires tellement ? Je lui ai raconté des trucs que je n'ai jamais dits à personne, et tu sais ce que ce type a fait ? Quand il m'a ramenée en voiture, ce gros cochon a essayé de mettre la main sous ma jupe ! Franchement, maman, merci, tu m'aides beaucoup !

Le souffle coupé par la colère, Judith foudroya sa mère du regard. Bernadette était secouée de frissons, mais, soudain, elle se retourna, fit un pas vers sa fille et la gifla de toutes ses forces.

— Comment oses-tu ? cria-t-elle en laissant la rage émerger de tout son corps. Comment oses-tu débiter tous ces sales mensonges honteux ! Un homme si bon ! Arrête donc, Judith, par pitié ! Arrête ! Arrête de croire que tu es spéciale, que tu es plus importante ! Ne vois-tu pas tout le mal que tu fais ? Cesse immédiatement, maintenant, ou je ne sais pas ce qu'il adviendra de toi !

Pendant quelques secondes, Judith ne fit pas un geste. Elle se contenta de toucher du bout des doigts la marque rouge, qui était apparue sur sa joue, tandis que ses yeux exprimaient l'incompréhension et la souffrance. Puis, éclatant en sanglots, elle sortit précipitamment de la pièce.

Personne ne sut jamais vraiment si l'histoire de Judith au sujet du prêtre était vraie. Quoi qu'il en soit, elle devint de plus en plus précise et de plus en plus choquante chaque fois qu'elle la racontait ; elle s'en servait d'ailleurs pour expliquer sa méfiance envers

l'Église. À part cela, rien ne changea : Judith continua à se montrer impitoyable, verbalement et physiquement, et à s'aliéner tous ceux qui auraient pu l'aider.

Elle avait de plus en plus recours à l'alcool, comme s'il s'agissait d'un médicament qui pouvait la soigner. Lorsqu'elle était proche de l'hystérie, l'alcool lui permettait de se détendre et, lorsqu'elle se sentait déprimée, il masquait sa détresse et son désespoir – au moins pendant un moment. Mais c'était déjà d'une addiction, et Judith était capable de faire n'importe quoi pour trouver l'argent qui lui permettrait d'acheter à boire.

Un jour, à l'âge de quatorze ans, elle retourna à l'école ivre morte après le déjeuner et frappa un professeur. Elle fut exclue de l'établissement et, par la suite, aucune autre école ne l'accepta. Ses parents parvinrent finalement à l'inscrire dans un collège privé, ce qui lui permit au moins de recevoir encore un peu d'éducation et lui donna un objectif qui structurait ses journées. Malheureusement, cela signifiait également qu'elle était en contact avec des adolescents plus âgés et qu'elle disposait de beaucoup plus de liberté qu'elle n'en avait eu au collège public. Elle se mit à boire de manière plus régulière dans les pubs, au déjeuner et le soir. C'est là qu'elle fit la connaissance de Paul.

Paul et Judith n'avaient pas grand-chose en commun, si ce n'est leur passion pour l'alcool. Âgé de deux ans de plus que Judith, Paul était un garçon trapu, violent et vicieux, qui professait une méfiance et une haine des femmes immuables et profondément enfouies. Inutile de préciser que ce n'était pas le genre de garçon que les parents de Judith appréciaient, ce qui constituait sans doute son principal attrait pour la jeune fille.

À l'âge de seize ans, Judith tomba enceinte. Qu'il s'agisse d'un acte de provocation ou du résultat d'une soirée trop arrosée, personne n'en sait rien. Si elle voulait retourner le couteau dans le cœur de sa mère, cela eut l'effet désiré. Gens de foi entre tous, sa mère et son père furent profondément mortifiés. Ils avaient déjà peur de ce que leur prêtre (et leurs voisins) penseraient en apprenant que leur adolescente de fille allait mettre un enfant au monde sans être mariée. Ainsi, en dépit de leur aversion pour Paul, ils insistèrent pour que le couple se marie.

En fait, le père de Judith avait une autre raison de penser qu'il fallait que sa fille se marie avant la naissance de son enfant : tout petit, il avait été abandonné par sa mère, et l'expérience l'avait convaincu qu'un enfant avait besoin de ses deux parents.

Je vins au monde trois mois après le mariage. Petite fille d'une mère adolescente, perturbée, alcoolique de surcroît, qui arrivait à peine à prendre soin d'elle-même, et d'un père violent, misogyne et alcoolique – sans parler de la manière dont il allait me traiter... – je n'avais pas l'ombre d'une chance.